

Entretien avec Candice Martel pour JUNE EVENTS 2025

Propos recueillis par Mélanie Drouère

Électro-Tap est présenté le 11 et 12 juin à 19h30
au Carreau du Temple

Quelle signification accordez-vous au sous-titre de votre nouvelle création : « musique à regarder versus danse à écouter » ?

Les claquettes sont un art unique et hybride, dans lequel le corps de l'artiste est à la fois instrumentiste et interprète. Elles exigent une double maîtrise : celle des pieds en tant qu'instruments de percussion et celle du mouvement en tant qu'expression chorégraphique. Cette dualité entre la musicienne et la danseuse est au cœur de la pièce. Le sous-titre « musique à regarder versus danse à écouter » reflète précisément cette tension et cette complémentarité. En effet, lorsqu'on observe une danseuse de claquettes, on perçoit la musicalité de ses gestes et de ses rythmes dans sa danse et dans sa corporalité comme une œuvre chorégraphique à part entière. Inversement, lorsqu'on ferme les yeux, les sons des *taps* révèlent toute leur dimension musicale : chaque frappe, chaque nuance et chaque silence construisent une véritable partition.

Comment avez-vous construit le groupe de collaborateurs en son, à l'œuvre dans cette pièce ?

Le choix des collaborateurs a été primordial dans cette création qui s'est développée en plusieurs étapes. La première étape s'est concentrée sur la création musicale, tandis que la deuxième visait à redonner à la danse sa place essentielle. Les claquettes sont une tradition : en anglais, on dit *Tap Dance*, une « danse qui tape des pieds ». Ce lien indissociable entre musique et danse est au cœur du projet. Dès le départ, j'ai voulu travailler avec la musique électronique. Lorsque j'ai rencontré Modgeist (Mikaël Charry), nous avons immédiatement expérimenté l'intégration de mes sons de *taps* dans sa musique, et avons trouvé cette hybridation très stimulante artistiquement et avons initié le projet ensemble.

Lors d'une sortie de résidence au CCN de Rennes, j'ai ressenti le besoin d'ajouter un second musicien live pour renforcer la fusion entre musique électronique et musique acoustique. J'ai alors pensé à Thomas Naïm, un guitariste exceptionnel avec qui j'avais déjà collaboré pour *Being Born a Girl*. Thomas est un virtuose dont la musique trouve son ancrage dans le blues, ce qui lui permet de naviguer avec talent entre différents styles ; il apporte ainsi une richesse et une profondeur supplémentaires à cette création. Enfin, pour permettre à Mikaël de se consacrer pleinement à son jeu musical, nous avons décidé d'associer un expert en création sonore électronique. L'objectif était de sonoriser et transformer en temps réel les sons produits par mes pieds pour qu'ils s'intègrent parfaitement à la musique. C'est ainsi qu'Adrian Bourget, véritable magicien du sound design, a rejoint l'équipe. Aussi le projet se structure-t-il aujourd'hui comme un quatuor, avec deux musiciens électro et deux musiciens acoustiques.

Comment la chorégraphie s'est-elle écrite au sein de ce canevas musical ?

Ce projet reste avant tout un solo de danse, que je porte. Outre qu'il fait partie intégrante de la musique, mon corps doit de fait être en mouvement pour donner sens à la fois à la musique et à la dramaturgie, dans ce quatuor musical et solo dansé. Pour m'épauler dans ce défi, j'ai fait appel à Gladys Gambie. Nous nous connaissons depuis toujours ; nous étions même à New York au même moment, elle au sein d'Alvin Ailey et moi à Steps. Aujourd'hui, Gladys est une collaboratrice artistique reconnue, et son expertise m'a semblé indispensable pour ce projet. Elle a notamment mis en mouvement les huit violoncellistes du projet *Voodoo Cello* d'Imany, où elle a su transformer une contrainte instrumentale en un véritable langage chorégraphique. En répétition, Gladys a su poser un regard à la fois bienveillant et exigeant sur ma démarche. Sa capacité à révéler le sens du mouvement et à tisser un lien profond entre la danse et la musique a été essentielle pour affiner ce solo. Grâce à son accompagnement, j'ai pu explorer de nouvelles dimensions dansées et enrichir la dramaturgie de cette création.

Comment cette pièce s'inscrit-elle dans votre parcours d'artiste, articulé jusqu'à présent autour de problématiques sociétales contemporaines ? S'agit-il d'un virage plus « formel » ou d'une déclinaison nouvelle des enjeux qui animent votre travail ?

C'est une question que je me suis en effet posée dès le début de cette création. Mon travail a toujours été animé par une obsession : le refus des inégalités, des préjugés, des conventions et de toute forme de domination. *Being Born a Girl* dénonçait les violences faites aux femmes. *L'Invisible : spectacle de toutes ces vies empêchées* abordait les violences sociétales et les systèmes de castes dissimulés sous systèmes de classe. Alors, comment un projet de claquettes pouvait-il s'inscrire dans cette dynamique ? Paradoxalement, c'était une évidence.

D'une part, ce projet interroge un préjugé bien ancré : celui des claquettes considérées comme un art du passé, déconnecté des préoccupations contemporaines. À travers cette œuvre, je cherche à leur redonner une place vivante, actuelle et audacieuse, en dialoguant avec la musique électronique et en brouillant les frontières entre musique et danse. D'autre part, la question du corps – et du mien en particulier – est devenue une réalité centrale dans cette création. Être une femme de plus de 50 ans et porter seule une performance de claquettes d'une heure, à la fois extrêmement physique et exigeante, est en soi un acte militant. Ce projet permet de montrer aux jeunes femmes et aux danseuses que nos « limites » ne sont qu'idées reçues. Les danseuses n'ont ni à arrêter leur carrière plus tôt que les hommes, ni à se conformer aux attentes dictées par la société. Mon refus des limites a trouvé une résonance particulière dans la figure emblématique de Peg Leg Bates, un célèbre claquettiste noir des années 1920 qui, ayant perdu une jambe à l'âge de 12 ans, n'a pour autant jamais abandonné son art et a utilisé son succès pour lutter contre les inégalités raciales et la ségrégation. Dans cette pièce, Peg Leg Bates est à mes côtés : sa voix est présente tout au long de la création. Il est un symbole puissant de résilience, d'audace et de justice sociale. À travers lui, cette œuvre devient un hymne à la persévérance.

Pour vous, que recouvre l'art des claquettes aujourd'hui et qu'évoque-t-il ?

En France, les claquettes restent un art peu connu et souvent mal compris. Aux États-Unis, en revanche, elles connaissent un véritable renouveau, porté en grande partie par des femmes incroyables comme Michelle Dorrance, Melinda Sullivan ou Sarah Reich, qui, depuis une dizaine d'années, se sont réapproprié cet *art-forme* longtemps dominé par les hommes.

Les claquettes sont une discipline aux possibilités infinies. Quoi de plus naturel et instinctif que de taper du pied pour créer du rythme ? J'ai commencé cette discipline dès ma tendre enfance mais, dans mon parcours d'interprète, je n'ai eu l'occasion de l'utiliser que dans des comédies musicales. Ce cadre, bien que stimulant, réduit énormément le potentiel des claquettes en les cantonnant à un seul axe. À l'instar du flamenco, qui a su prendre sa place sur la scène contemporaine il y a quelques années, les claquettes possèdent un immense potentiel pour se réinventer et dialoguer avec d'autres formes artistiques. Il est crucial et passionnant de montrer à la nouvelle génération de *Tap* danseurs qu'ils peuvent s'emparer de cet art pour en explorer de nouvelles dimensions et continuer à l'inventer.